

SIGNER SA VIE COMME UN MANIFESTE

Avant-propos

J'imagine que personne, dans cette salle, n'a jamais entendu parler du manifeste *Refus Global*, paru en 1948, écrit par Paul-Émile Borduas et cosigné par 15 jeunes artistes de toutes disciplines qui gravitaient autour de lui et pour qui il était une sorte de mentor ?

Je n'ai malheureusement pas le temps de vous lire le texte de *Refus Global*, je n'ai que 15 minutes, mais je vais vous en parler, du texte comme de l'effet qu'il a eu sur moi 20 ans après sa parution, en 1968. Et quand votre Congrès sera terminé, le RAAV mettra le texte intégral de *Refus Global* sur son site Web, comme une référence historique. Vous pourrez donc aller le lire, le relire et le consulter à votre aise.

Quand Lise Létourneau m'a appelée pour faire cette conférence, elle ne savait pas que *Refus Global* avait été l'un des textes fondateurs de ma vie. Et pour cette raison, je n'ai jamais pu dire non à *Refus Global*, si je puis dire !

1. Présentation

Le 9 août 1948, sous le signe du Lion, paraissait un texte signé par le peintre Paul-Émile Borduas et contresigné par 15 jeunes artistes de toutes disciplines. Il fut lancé à La Librairie Tranquille et tiré à 400 exemplaires distribués en cachette, sous le manteau, tant son contenu était explosif. Ce qui est absolument remarquable pour l'époque et que peu de gens soulignent quand on parle aujourd'hui de *Refus Global*, c'est que les signataires étaient presque moitié hommes, moitié femmes, c'est-à-dire 9 hommes et 7 femmes. On ne voyait jamais ce genre de proportion hommes/femmes à cette époque, dans n'importe quel domaine, et pas même aujourd'hui, bien trop souvent. C'est donc un jalon important, voire un exploit historique, en plus du contenu lui-même du manifeste.

Autour de l'auteur du manifeste, le peintre **Paul-Émile Borduas**, on retrouve les signatures de **Magdeleine Arbour**, désigner, costumière et décoratrice de théâtre, qui sera plus tard animatrice de télévision pour enfants, dont les gens de ma génération gardent un tendre souvenir; **Marcel Barbeau**, peintre, qui a inclus dans son œuvre la sculpture, la photographie et le film, et qui nous a donné deux cinéastes en sa fille Manon et sa petite-fille Anaïs; **Bruno Cormier**, psychanalyste, poète et auteur de théâtre, qui deviendra plus tard un expert mondial en psychologie criminelle; **Claude Gauvreau**, écrivain et poète, qui a fait cracher au français sa part de subconscient en écrivant plusieurs de ses textes en langue «exploréenne», un genre de français qui aurait eu assez d'oxygène pour monter plus haut que l'Everest; **Pierre Gauvreau**, peintre et quelques années plus tard réalisateur et célèbre auteur de télévision, entre autres, de la série culte *Le temps d'une paix*; **Muriel Guilbault**, actrice; **Marcelle Ferron**, peintre; **Fernand Leduc**, peintre; **Thérèse Renaud**, poète, auteure du premier ouvrage automatiste, *Les sables du rêve*, en 1946; **Jean-Paul Mousseau**, peintre et décorateur de théâtre; **Maurice Perron**, photographe, à qui l'on doit d'avoir aujourd'hui des photos de tous ces avant-gardistes de l'art québécois, ainsi que des images des expositions underground que les Automatistes présentaient dans des maisons privées, entre autres rue Amherst, chez les jeunes Gauvreau qui avaient une mère qui n'avait peur de rien ; **Louise Renaud**, danseuse; **Françoise Riopelle**, danseuse et chorégraphe; **Jean-Paul Riopelle**, peintre; et **Françoise Sullivan**, danseuse, chorégraphe, peintre et sculpteure, l'une des pionnières de la danse et de la chorégraphie modernes.

J'ai longtemps perçu *Refus Global* comme une bombe à retardement qui n'avait pas éclaté sur le coup dans la société québécoise. Depuis 1936, hormis une période de quatre ans, le Québec était tenu d'une main de fer dans un gant de fer par Maurice Duplessis, jusqu'à la mort de celui-ci, en septembre 1959, qui permettra enfin l'arrivée de l'équipe de Jean Lesage qui fera la Révolution tranquille. Mais en 1948, il reste encore onze longues années de vie à Duplessis. Et en 1948, il n'y avait pas encore ce média de masse que sera la télévision. Ce qui fait que, en dehors des quelques stations de radio et des journaux, la population du Québec, qui contenait alors un fort taux d'analphabètes, n'a pas eu vent du scandale créé par *Refus Global*. Les radios et les journaux massacèrent le texte et ses signataires, principalement à cause des attaques dévastatrices du manifeste contre l'Église catholique. Même si certains journalistes auraient pu être d'accord avec certaines affirmations du manifeste, ils n'auraient jamais osé le défendre sur la place publique de peur de perdre leur travail. La controverse ne dura pas plus de deux mois et une centaine d'articles au total. Le hic, c'est qu'en fait, il n'y eut pas vraiment de controverse, mais un assassinat en règle, puisque les signataires de *Refus Global* ne purent jamais s'expliquer dans les radios ou les journaux. Duplessis et l'élite catholique veillaient au grain et contrôlaient tous les médias. Radios et journaux avaient interdiction de leur donner la parole. On les a fait taire, eux qui, dans leur manifeste, écrivaient pourtant: «Refus de se taire — faites de nous ce qu'il vous plaira mais vous devez nous entendre...»

Paul-Émile Borduas perdit immédiatement son travail à l'École du meuble, le jetant dans la rue avec sa famille et l'obligeant à s'exiler, et quelques jeunes comme Riopelle, Fernand Leduc et Thérèse Renaud, puis Barbeau et Marcelle Ferron partirent en exil à Paris pour exercer leur art en toute liberté.

En fait, on commença à «entendre» ce que disait *Refus Global* plus de cinq ans plus tard, voire dix ans plus tard. C'est lentement qu'on a commencé à faire référence au manifeste de 1948, puis de plus en plus souvent, jusqu'à devenir, aux yeux de l'histoire, un texte mythique, l'un des textes fondateurs de la Révolution tranquille. C'est quand même drôle de penser qu'un texte aussi **RADICAL** ait inspiré une révolution dite **TRANQUILLE**. Radical versus tranquille: ce n'est pas là le moindre des paradoxes des Québécois! (Il faut dire que, déjà, le manifeste avait été lancé à la Librairie Tranquille...!)

Aujourd'hui, je prends le mot «radical» et je me souviens qu'il est issu du mot «racine». Et je préfère de beaucoup voir *Refus Global* comme une belle racine étrange et vivace, plantée par certains et certaines d'entre nous, qui a poussé, digne et têtue, dans une terre de roche et de neige, et qui a donné au Québec des fruits jamais vus. Les signataires de *Refus Global* ont essaimé comme se divisent les racines de vivaces comme les iris qui poussent dans le magnifique jardin de Pierre Gauvreau, ils ont fait beaucoup de petits et de petites en littérature, en arts visuels, en danse et même en télévision.

Le texte de *Refus Global* est écrit de façon fort cohérente selon les libertés proposées par l'automatisme. C'est un texte multiforme, écrit avec les matériaux même de l'automatisme: la conscience, la responsabilité individuelle dans un monde sans dieu, l'inconscient, le subconscient, l'expérience de la vie, l'amour, le geste créateur sans contrainte. *Refus Global* utilise et met en mots autant les couleurs et les éclats de la poésie que les pointes acérées de la colère, que la parole du subconscient et de l'inconscient, que la phrase claire, lapidaire et tranchante comme un coup de couteau. C'est la poésie trempée dans l'acide de la colère bleue-noire-rouge-jaune, comme ces peurs multiformes auxquelles le manifeste s'attaque durement. Et je cite: «Le règne de la peur multiforme est terminé. Dans le fol espoir d'en effacer le souvenir je les énumère: peur des préjugés — peur de l'opinion publique — des persécutions — de la réprobation générale — peur d'être seul sans Dieu et la société qui isole très infailliblement peur de soi — de son frère — de la pauvreté — peur de l'ordre établi — de la ridicule justice — peur des relations neuves — peur du surrationnel — peur des nécessités — peur des écluses grandes ouvertes sur la foi en l'homme, en la société future — peur de toutes les formes susceptibles de déclencher un amour transformant — peur bleue — peur rouge — peur blanche: maillons de notre chaîne.»

Ces jeunes de 20 ans autour du maître Borduas ne voulaient plus se voir dans le miroir que leur époque leur présentait. Cela donne un texte à l'abstraction coupante comme les éclats d'un miroir brisé qui veut se recomposer pour montrer autre chose. Cette nouvelle racine nommée *Refus Global* a fait bondir le Québec du XIXème siècle au XXème siècle d'un coup sec. Les signataires de *Refus Global* en avaient ras-le-bol de voir le Québec, pourtant rendu au milieu du XXème siècle, être aussi immobile, incapable de sortir des valeurs du XIXème siècle, une époque qui aurait dû être révolue depuis longtemps, mais que les curés et Duplessis se plaisaient à perpétuer pour maintenir le peuple dans l'ignorance: l'Église, en s'objectant à la création d'un ministère de l'Éducation pendant au moins 70 ans, jusqu'en 1963, et Duplessis, en maintenant d'une main de fer, armée d'une matraque et d'une Loi du Cadenas qui confisquait entre autres les livres suspects, en réprimant durement la montée des syndicats, le profond désir de s'ouvrir au reste du monde, de s'éduquer et de briser les chaînes.

Refus Global cherchait désespérément la liberté, toutes les libertés, celles de créer et celles de vivre debout. Et c'était la première fois que des artistes reliaient l'état de leur société dans le monde à leur art, comme si les deux ne faisaient qu'un. Mais aux yeux des élites qui veillaient à ce que la lumière ne s'allume pas dans la grande noirceur, ces artistes étaient des insensés. Leurs œuvres étaient insensées, leurs mots étaient insensés justement parce qu'ils bouleversaient également autant nos sens physiques que les sens de la vie, qu'ils souhaitaient de toutes leurs forces plus larges, plus libres et plus créatifs. Ils parlaient français, pourtant, dans toutes les gammes colorées de notre langue, mais la langue parlée au Québec était alors le silence. Et le sens de la vie au Québec se résumait à la devise de Duplessis: travail, famille, patrie et religion, qui était celle de Hitler incidemment, un profond sillon creusé profondément depuis la Conquête pour protéger notre langue, notre dieu et nos valeurs, un sillon qui, en 1948, ressemblait fort à une ornière de laquelle nous ne pouvions plus sortir pour nous ouvrir sur le monde. Les Automatistes nous ont donné des fenêtres avec *Refus Global*, et ils les ont ouvertes toutes grandes. En plus, ils ont allumé des lumières partout où ils le pouvaient dans la noirceur.

2. L'arrivée de Refus Global dans ma vie.

La meilleure façon, pour moi, de vous faire comprendre *Refus Global*, c'est de vous raconter le choc que j'ai eu quand le manifeste m'a trouvé, en 1968, vingt ans après sa parution. Parce que contrairement à ce qu'on peut penser, je crois que ce sont les livres, les textes, les œuvres qui nous trouvent quand on en a besoin, et non l'inverse.

Automne 1968: j'ai 16 ans, j'entre en Lettres au Cégep de Jonquière. Aux États-Unis, Robert Kennedy et Martin Luther King se font assassiner, en même temps que l'espoir qu'ils généraient pour les Noirs et les Blancs, en pleine guerre du Vietnam. En France, au printemps précédent, il y avait eu le joli mois de mai dont les slogans ressemblaient comme des frères à des phrases de *Refus Global*, des slogans comme «Il est interdit d'interdire», ou «Sous les pavés, la plage!». Le «Place à la magie» de *Refus Global* n'aurait pas déparé sur les murs de Paris en Mai 68, dont nous soulignons cette année les 40 ans.

Refus Global m'a trouvée dans un de mes premiers cours d'histoire de l'art. Le mai 68 de France était devenu au Québec l'automne de la contestation étudiante. Michel Tremblay venait de faire basculer la dramaturgie québécoise en créant *Les Belles-Sœurs*; Charlebois, Mouffe, Forestier et Deschamps venait de faire basculer la chanson et la musique québécoises en créant *L'Osstidshow*; et Renée Lévesque faisait la tournée des Cégep lors de la fondation du Parti Québécois et passait par Jonquière. Dans ma petite tête de 16 ans, tous ces événements majeurs se sont reliés autour de la rencontre avec *Refus Global*. On peut appeler ça une conjoncture, mais je préfère appeler ça un destin. Mais un tel déferlement de bouleversements d'ordre culturel, créateur et politique ne peut pas s'appeler du hasard, ou de simples coïncidences.

Refus Global s'est introduit en moi, non par ma tête et mes yeux, mais par mes veines et par mes cellules. C'est ainsi que je suis devenue moi-même un manifeste, un refus consentant et constant qui ne s'est jamais démenti depuis 40 ans. C'est comme si *Refus Global* avait fait du *Body Art* avec mon corps. *Refus Global* m'a réconfortée, il a légitimé tous les NON si culpabilisants que j'avais dû dire à mes parents, à ma famille et à mon milieu depuis ma naissance. Évidemment, de 0 à 16 ans, les NON que l'on crache, que l'on crie ou que l'on pleure ne sont pas des NON contre la société, contre l'État ou contre l'Église. Mais ils sont quand même éminemment politiques parce qu'ils sont la base des NON futurs qui nous mèneront à être le plus soi-même possible. L'écrivain William Faulkner a dit un jour: «Ne vous souciez pas d'être meilleur que vos contemporains ou vos prédécesseurs. Essayez d'être meilleur que vous-même.»

À partir de cet instant, j'ai suivi un précepte important pour la suite de ma vie: **Tout me regarde**, et tout ce qui se passe dans ma société est de mes affaires. Je dois donc me mêler de mes affaires. *Refus Global* m'a permis de vivre la liberté de signer ma vie à chaque instant comme si ma vie elle-même était un manifeste. Avec les signataires de *Refus Global*, j'avais trouvé ma famille, qui me donnait en héritage un regard sur le monde, une pensée critique, une sainte horreur des contraintes, la joie de vivre et surtout, une colonne vertébrale. D'ailleurs, après avoir lu *Refus Global*, j'avais l'impression d'avoir grandi d'au moins deux pieds, moi qui n'ai pourtant pas dépassé cinq pieds une fois adulte! Et je me suis mise à rêver d'une forêt de colonnes vertébrales qui pousseraient partout sur le territoire de mon pays, au lieu de l'agenouillement et de la soumission que je voyais tout autour de moi qui me montraient des moitiés d'hommes et de femmes. Il faut dire que j'avais peut-être quelques prédispositions, probablement génétiques, à me rebeller contre toute forme de contrainte ou d'autorité sans intelligence, ayant eu un grand-père calabrais et une arrière-grand-mère sicilienne ! Ce qui m'a conduit, vingt ans plus tard, à fonder la M.A.F.I.A, soit la Merveilleuse Association des Femmes Intelligentes et Agréables. Mais ça, c'est une autre histoire...

Refus Global est un immense NON qui est en fait un immense OUI à autre chose, à une société moins immobile qui peut exercer toutes les libertés, un immense OUI à l'art, à la vie, à l'amour, à la dignité. Je crois que *Refus Global* s'adressait à la fois à nos cellules et à nos molécules, soit à ce qu'il y a de plus primitif et de plus fondamental en nous, et à notre conscience, soit à ce qu'il y a de plus élevé en nous, les deux étant intimement reliées dans l'écriture du manifeste et dans l'effet qu'il avait sur moi et sur tous ceux et celles qui acceptaient, sans résister, l'intelligence de leurs cellules pour recevoir toutes les couleurs, tous les sens et toute la poésie de *Refus Global*. La preuve en est que, trois ans plus tard, à 19 ans, j'étais à Ottawa pour enseigner le français aux anglais qui travaillaient dans les ministères, et je me mets à fréquenter assidument la Galerie nationale, qui était bien vieille et sombre à cette époque. Et c'est là que je découvre plusieurs des tableaux de la dernière période de Borduas, les grands tableaux noir sur blanc et blanc sur blanc. Et devant ces tableaux, l'émotion monte sans prévenir jusqu'à me faire pleurer. Je ne savais pas que ces œuvres de Borduas étaient là. Elles m'ont trouvée et m'ont fait pleurer parce qu'elles ont touché directement mes cellules. Je n'ai pas analysé pourquoi ces toiles me faisaient un tel effet. Je pleurais, simplement. Et ça me faisait du bien. Puis j'ai vu *Les oranges sont vertes* de Claude Gauvreau au théâtre, au début des années 70. Puis, quelques années plus tard, en 1982, je travaillais au Théâtre Expérimental des femmes, où nous présentions, une fois par moi, les *Lundis de l'histoire des femmes*, et j'ai vécu le même débordement de mes cellules avec une chorégraphie de Françoise Sullivan, datée des années 40, qu'une jeune danseuse chorégraphe avait reprise pour l'occasion. À la fin de la danse, je n'avais qu'une seule envie: grimper sur ma chaise et crier jusqu'à m'en péter les cordes vocales. Jusque-là, je ne savais pas que la danse pouvait avoir un tel effet sur le corps d'une simple spectatrice, qui plus est, totalement ignorante de la danse. J'ai trouvé dans un texte de conférence de Françoise Sullivan intitulé *La danse et l'espoir*, daté du 16 février 1948, une partie de l'explication du tsunami qui m'avait emportée ce soir-là. Elle disait: «Un univers est créé, tout le monde respire. Le spectateur assiste à une efflorescence de la vie qui se noue sous nos yeux. Comme au combat de torero, il est atteint par l'émotion, mais aussi transporté par l'extase.

Le spectacle doit agir sur lui, modifier quelque chose en lui. De là ressort son efficacité, toute sa magie.» Ce texte, avec d'autres textes signés Claude Gauvreau et Bruno Cormier, entre autres, accompagnait le manifeste *Refus Global* dans l'édition originale du mois d'août 1948.

Mais comme disait Sydney Pollack, le grand cinéaste mort lundi dernier, qui nous a donné entre autres *On achève bien les chevaux* : «On ne peut pas expliquer la création, on ne peut pas. L'une des raisons pour lesquelles elle est si fascinante et si obsédante, c'est parce qu'elle est inexplicable. C'est un mystère.»

Plus tard, la même chose m'est arrivée quand je suis entrée dans la salle du Musée d'art contemporain pour voir la rétrospective de Marcelle Ferron, ou quand j'ai vu l'immense *Hommage à Rosa Luxembourg* de Riopelle. Et à chaque expérience avec les œuvres des signataires de *Refus Global*, je comprenais mieux le manifeste. Puis j'ai rencontré cet être d'exception qu'est Pierre Gauvreau, et à chaque fois que je vois une de ses expositions, c'est la jeunesse du regard de Pierre qui m'envahit et me ravit, son déferlement de couleurs me plongeant dans une joie de vivre que peu de choses provoquent chez moi. Et je repense à cette phrase d'Albert Einstein, qui a dit un jour: «L'imagination est plus importante que la connaissance, car la connaissance est limitée, tandis que l'imagination englobe le monde entier.» *Refus Global* m'avait sortie d'un Québec étriqué et m'avait donné le monde entier. Et ma colonne vertébrale n'a jamais failli depuis. J'adore vivre libre et debout.

3. Qu'est-ce qu'on fait maintenant, 60 ans après Refus Global ?

Au Téléjournal du 23 mai dernier, j'ai appris qu'il y avait autour de 4000 artistes visuels au Québec. Et dans le RAAV, vous êtes entre 1500 et 2000.

Soixante ans après *Refus Global*, il faut bien admettre que, à peu de choses près, le statut des artistes et la reconnaissance de la société envers ses artistes ont peu évolué, malgré certaines lois et malgré le fait que le marché de l'art, avec celui de l'or, du pétrole et de l'immobilier, est le plus honteusement spéculatif qui soit alors que les artistes vivants en récoltent des miettes. Les artistes visuels sont les parents pauvres de la grande famille artistique. Les écrivains ne sont guère mieux nantis, j'en sais quelque chose, mais au moins, les outils dont nous avons besoin pour créer ne nous coûtent presque rien, contrairement à vous. Je me souviens de Van Gogh, qui se plaignait du prix des couleurs et des toiles dans ses lettres à son frère Théo. À la limite, les écrivains n'ont besoin que d'un crayon et du papier — l'ordinateur n'est même pas nécessaire pour écrire, et leurs droits d'auteur sont plus faciles à calculer, plus objectivables que les vôtres: tant de livres vendus, tant de pourcentage, égalent tant de droits. Les droits des écrivains sont plus clairs que les droits d'une œuvre visuelle qui se déplace de galerie en musée, qui passe parfois sa vie dehors à l'air libre, ou qui se vend et se revend plusieurs fois. Il y a en plus le cyberspace qui n'est pas réglementé, sous le règne de l'Empereur Internet, qui avale toutes les œuvres des artistes sans leur donner de droits, textes, toiles ou chansons, en images, en audio et en vidéo.

Les artistes, quel que soit leur domaine, ont du mal à défendre leurs droits, à descendre dans la rue, à manifester leur colère bien légitime sur la place publique. Ils ont tellement peu déjà, qu'ils ont peur de perdre le peu qu'ils ont. Mais quand on est des milliers à se battre, il est difficile de nous faire taire. Et nous ne sommes plus sous le joug de Duplessis et de l'Église. Seul dans son bureau ou son atelier, on ne peut rien. Ensemble, on peut tout.

Il n'y a pas mille façons de se battre. Il faut parler, il faut expliquer sa condition au plus grand nombre, il faut harceler les médias, il faut attaquer les lois désuètes, en faire voter de nouvelles, il faut revenir à la charge, répéter, répéter, répéter la même chose jusqu'à ce que vous soyez entendus, il faut mordre, s'il le faut — symboliquement, s'entend. Parmi les artistes, vos œuvres sont pourtant parmi les plus visibles, parmi les plus flamboyantes, les plus éclatantes. Mais vous qui les créez, ces œuvres, on ne vous connaît pas, on ne connaît pas vos noms et on ne sait pas dans quelles conditions vous vivez et quels sacrifices vous devez faire à tous les

jours pour créer. N'ayez pas la trop grande patience des femmes qui ont attendu 100 ans pour avoir l'équité salariale —et encore, pas totalement; 70 ans pour avoir accès à l'université; et plus de 50 ans pour avoir le droit de vote. Il est temps, je crois, que vos œuvres deviennent vos étendards, vos bannières, vos pancartes syndicales. Il est temps que les Québécoises connaissent vos noms et vos œuvres, jeunes et moins jeunes artistes. Il est temps que les institutions vous respectent et vous payent pour ce que vous valez. À force d'être dévalué et ignoré, on finit par croire qu'on ne vaut pas grand' chose. Les femmes l'ont vécu amplement.

Je repense à une idée de l'écrivain Henry Miller, qui a été vue comme une utopie dans les années 50. Mais comme on le sait, tous les progrès réalisés dans cette Humanité ont tous commencé par être des utopies, et l'idée de Miller devient de plus en plus une très bonne idée au XXI^{ème} siècle avec la montée éhontée de la spéculation dans le marché de l'art. Cette spéculation, il faudrait au moins qu'elle vienne en aide aux artistes vivants et non aux familles des collectionneurs. Cette semaine, une petite toile de Tom Thompson, du Groupe des Sept, évaluée à un million de \$ s'est vendue 2 millions de \$. Riopelle, de son vivant, était le peintre francophone le plus coté, et l'une de ses toiles s'était vendue plus de 2 millions de \$ chez Sotheby's. Et que dire des peintres européens des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. Van Gogh n'a jamais vendu une toile de son vivant et ses œuvres se vendent aujourd'hui à 50 millions de \$ et plus. Que dire des œuvres de Picasso qui a tant fait rire de lui au début de sa carrière, et qui échangeait parfois une toile ou un dessin contre un repas. Cette valse folle des dizaines, voire des centaines de millions de \$ ne semble pas avoir de limite, et l'idée d'Henry Miller, justement, était d'en profiter et de créer un genre de fiducie internationale pour aider les artistes en arts visuels à créer et à se faire un fonds de retraite en prélevant un pourcentage obligatoire sur chaque œuvre vendue ou revendue dans le monde. Ainsi, les peintres morts aideraient les peintres vivants à continuer de peindre. Van Gogh, Cézanne, Pollock, Riopelle, Picasso et tant d'autres seraient reliés à l'art et aux artistes d'aujourd'hui et aideraient nos peintres contemporains à créer. N'est pas une idée extraordinaire ?

Mais d'ici à ce que cette idée se réalise —et elle se réalisera— il faut que les artistes visuels deviennent plus visibles et prennent la parole. Il vous faudra du courage, comme il vous en faut déjà pour créer à tous les jours, mais une autre sorte de courage, un courage public. Il vous en faudra pour témoigner de votre condition, pour expliquer aux gens qu'ils ont besoin de votre art pour que leur vie soit plus belle, pour leur expliquer l'importance des arts et des arts visuels en particulier dans la culture d'une société riche et ce qu'il faut changer pour vous donner plus de dignité au quotidien, une dignité dont vous débordez dans vos œuvres et dans votre bel entêtement à créer malgré tout.

Devenez des «perles incontrôlables qui suintent hors des murs», comme dit *Refus Global*, et poursuivez «votre sauvage besoin de libération». Mais de grâce, ne commettez pas l'erreur de tous les gouvernants et de tous les économistes depuis la montée du néolibéralisme dans les années 80, qui mettent l'économie au premier plan, comme locomotive de tout le reste. C'est une grave erreur. L'éducation et la culture sont prioritaires pour l'identité d'un peuple, ajoutons-y aujourd'hui l'écologie, et une économie en santé ne devrait que soutenir nos choix de société, et non les précéder. Les spécialistes des empires s'entendent à dire que, en général, les empires tombent parce qu'ils accordent trop d'importance au monde financier. Le prochain à tomber est l'Empire Américain. Nous sommes exactement dans ce genre d'équation qui se résume à «Poches pleines versus ventres vides», une équation qui n'a pas fini de compter les morts au Sud et les millionnaires au Nord. Mais ça ne pourra plus durer longtemps. On s'en va dans le mur à la vitesse d'un TGV (train grande vitesse).

Ne demandez pas, exigez. Et mettez votre art en priorité en EXIGEANT plus de confort à créer et la reconnaissance de votre travail. C'est là votre devoir et votre nécessité, tous deux inscrits dans vos colonnes vertébrales et dans le texte *Refus Global*. Et n'oubliez jamais que *Refus Global* est peut-être un immense NON à toutes formes de contraintes, de dépendances et de soumission, mais il est d'abord et avant tout un texte vivant qui est un immense OUI à la vie et à l'art qui en découle. Mais on pourrait tout aussi bien inverser cette

dernière phrase sans en perdre une seule goutte: *Refus Global* est un immense OUI à l'art et à la vie qui en découle.

PLACE À LA MAGIE

PLACE À L'AMOUR

PLACE AUX NÉCESSITÉS !

AU REFUS GLOBAL, NOUS OPPOSONS LA RESPONSABILITÉ ENTIÈRE.

Et peu importe la génération dont vous faites partie, peu importe le style d'art que vous pratiquez, vous êtes tous et toutes des contemporains. Et comme le dit Gilles Vigneault:

«Chacun porte EN son âge, sa pierre et ses outils

Pour bâtir son village, sa ville et son pays.»

Hélène Pedneault

Pour le RAAV

Québec, 30 mai 2008